



Dames du XIIe siècle, trois volumes, Paris, Gallimard, 1995-1996. T. I Héloïse, Aliénor, Iseut et quelques autres. T. II Le souvenir des aïeules. T. III Ève et les prêtres.

Danielle BOHLER



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clio/329>

DOI : 10.4000/clio.329

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 1998

ISBN : 2-85816-379-0

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Danielle BOHLER, « *Dames du XIIe siècle*, trois volumes, Paris, Gallimard, 1995-1996. T. I Héloïse, Aliénor, Iseut et quelques autres. T. II Le souvenir des aïeules. T. III Ève et les prêtres. », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 8 | 1998, mis en ligne le 21 mars 2003, consulté le 24 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/clio/329> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.329>

Ce document a été généré automatiquement le 24 avril 2022.

Tous droits réservés

Dames du XIIe siècle, trois volumes, Paris, Gallimard, 1995-1996. T. I Héloïse, Aliénor, Iseut et quelques autres. T. II Le souvenir des aïeules. T. III Ève et les prêtres.

Danielle BOHLER

- 1 La dernière œuvre de Georges Duby se dispose en une trilogie consacrée à une synthèse dont l'objet est particulièrement difficile à cerner pour la période féodale : les « dames », ces figures féminines que l'historien devine avec peine au travers des chroniques lignagères, des correspondances, des textes normatifs, de la littérature romanesque et lyrique que G. Duby convoque également comme témoignage. Les documents sont animés d'une même interrogation : il s'agit dans le t. I de quelques figures particulièrement célèbres, dans le t. II de femmes de grandes lignées, et souvent anonymes, qui apparaissent dans les récits d'origine et les chroniques familiales, enfin dans le t. III des femmes comme modèles proposés dans les normes énoncées par les hommes d'Église à l'attention des femmes, et plus précisément des « dames ». La démarche de l'historien a pour but de reconstituer un système de valeurs et d'évaluer la place qu'une société masculine assignait aux femmes.
- 2 Le t. I s'attache à six figures particulièrement célèbres : Aliénor d'Aquitaine, objet de neuf témoignages, objet de multiples fantasmes, dans un rôle qui met en relief une sexualité débordante et un goût affirmé du pouvoir, puis Marie-Madeleine, dont le corps suscite craintes et désirs, figure qui permet de situer l'histoire du culte de la sainte et l'invention de ses reliques. L'historien s'adresse ensuite à la femme lettrée, Héloïse, plus facile à situer dans la mesure où la relation épistolaire avec Abélard semble un témoignage de prix, mais plus probablement une belle construction littéraire, l'abbesse du Paraclet servant à faire l'« apologie de la conjugalité ».

- 3 Dans ce volume encore G. Duby interroge les romans comme « miroirs » qui enseignent aux hommes des modèles de conduite, mais lorsqu'il évoque le récit fondateur du mythe de l'amour en Occident, le Roman de Tristan et Iseut, il le place au cœur même de la « sophistication sociale » des cours anglo-normandes. Juetta la recluse située, grâce au religieux de Floreffe qui a rédigé sa vie exemplaire, le modèle d'une veuve convoitée par l'homme, au sein d'une guerre des sexes et de la fièvre des « convoitises charnelles » que l'historien excelle à dégager du récit. Dorée d'Amour et la Phénix, enfin, sortent d'un roman de Chrétien de Troyes, *Cligés*, au sein duquel l'historien trouve des preuves de la valorisation de l'amour et de règles de civilité qui s'adressent aussi bien aux hommes qu'aux femmes. Superposant ces quelques traces, l'historien dégage l'image d'une femme redoutable, mais également les signes de ce qui dans le féminin pourrait bien être une valeur, une pulsion, dit-il, « qui porte à aimer », ce qui permet de conclure à l'esquisse d'une promotion de la femme.
- 4 Le t. II s'attache à des figures moins connues, à ces « aïeules » plus « floues », dont l'historien tente de deviner le rôle à travers les écrits qui sont des « monuments » pour la mémoire familiale. La place des dames dans la mémoire est difficile à cerner : le lecteur peut alors recourir aux tableaux généalogiques judicieusement placés en fin de volume. Certes, la mémoire des aïeux est mieux connue que celle des aïeules, mais G. Duby réussit à dégager des cas significatifs, dans les chroniques, un bon nombre de signes d'un rôle tenu par les femmes dans la lutte contre l'oubli. Double fonction des femmes, maternelle et funéraire : la mémoire des ancêtres engage peu à peu un véritable couple, un père et une mère, processus dans lequel G. Duby voit une « féminisation du social » et une valorisation du sang maternel. S'il n'y a pas la moindre esquisse d'un « portrait de dame », certaines, telle Adèle mère d'Arnout Ier de Guînes, apparaissent comme « souche très glorieuse de la dynastie ». À la gloire du lignage peuvent être convoquées des figures presque mythiques, telle cette Lupa la Louve qu'on aperçoit, dit l'historien, « postée aux portes de la nuit, vénérable, vénérée, sorte de déesse mère à l'orée de la saga familiale ». Nombreuses furent les maisons qui placèrent à « la source de leurs plus hauts prestiges une figure féminine »¹, et l'on peut désormais parler d'« aïeules ». Le cas des veuves et le lien très fort, semble-t-il, qui les attache aux fils, et souvent au cadet, témoignent également d'une activité reconnue et d'une « puissance accordée à la féminité ».
- 5 Le t. III enfin érige avec précision le discours masculin des normes, les représentations de la femme mauvaise ou exemplaire. La femme est porteuse de mal, les vices touchent au secret, aux frénésies de la luxure. Bref, l'historien constate que dans ce domaine le masculin et le féminin s'opposent très fortement. Les pécheresses se voient exposées à des peines précises, en particulier pour l'usage du corps. Ève apparaît comme la mère fondatrice des vices féminins, « héroïne d'une histoire partout racontée », et toute femme est fille d'Ève. Pourtant l'intensité de la « fine amour » peut être mise au service de la perfection des femmes qui prennent alors le chemin qui les mène vers l'Époux céleste. Ainsi se dessinent les projets d'une régulation de la sexualité sociale, selon les différentes catégories de femmes, vierges, épouses, veuves.
- 6 Notes et bibliographie sont absentes, mais on ne s'y méprendra pas : le lecteur trouve ici le bilan d'une vie de chercheur, une archéologie du féminin à travers des témoignages qui, toujours, sont masculins. Pour qui a lu les articles rassemblés dans *Mâle Moyen Âge*, les interrogations sur l'amour et le mariage ainsi que les réflexions préalables à l'élaboration de *l'Histoire des Femmes*, les études des parentés

aristocratiques, ainsi que *Le Chevalier, la femme et le prêtre*, consacré à l'institution matrimoniale, enfin les pages où l'historien parle du modèle courtois dans *Histoire des Femmes*, il apparaît aussitôt que le large champ du savoir acquis est ici articulé avec des jeux de miroirs, comme une seule et grande question à laquelle les témoignages apportent leur voix, contradictoires en apparence. Entre les prêtres et les normes et les exaltations de l'amour dit courtois, un abîme, mais aucun des mondes ne nie l'autre. Par la voix des clercs, les représentations de la femme se sont faites parallèlement.

- 7 Plus qu'ailleurs l'historien justifie ici son statut d'interprète des textes : il ne veut et ne peut montrer « le réellement vécu », qui demeure inaccessible. Il s'attache à l'image des femmes, celle que l'auteur du texte se fait d'elles et qu'il a voulu livrer ». Quant à l'étonnant souci d'écriture au service de femmes qui sont évoquées comme des « ombres »², on verra combien l'historien tend à éclairer sa propre démarche, combien il en assume les risques et les incertitudes, confiant malgré tout d'avoir mieux compris quel était le statut des femmes à travers leur image déformée, ce qu'il appelle « l'écran ». On constatera que jusqu'au terme de son propre parcours, G. Duby s'est montré très scrupuleux et perspicace pour ce qui concerne le fait littéraire, qu'il interroge avec gravité, conscient des utopies qui s'y cachent, convaincu que l'éthique chevaleresque et les étapes de l'amour courtois sont riches d'enseignement pour celui qui veut prêter l'oreille à la littérature dite profane. Enfin, l'historien accorde une attention toute particulière aux fantasmes que ces figures de femmes ont nourris dans la longue durée, femmes préfigurant la liberté sexuelle, Héloïse « championne du libre amour » par exemple. Mais ce sont là aussi des représentations, des élaborations qui engagent à lire avec prudence les témoignages médiévaux que G. Duby place au cœur de son enquête.

NOTES

1. T. II : 194.

2. Je renvoie ici à l'analyse que j'en propose dans ce même numéro sous le titre « Je n'ai entrevu que des ombres flottantes, insaisissables ».